





Et nous changerons les couleurs du monde

## Du même auteur

Pratiquer le débat-philo à l'école, *éditions Retz 2007, rééditions Retz 2016 et 2021*

Pourquoi et comment philosopher avec les enfants ? (*ouvrage collectif sous la direction d'Olivier Blond-Rzevski*), *éditions Hatier 2018*

Le rire du singe, *Bookelis 2020*

Patrick Tharrault

# Et nous changerons les couleurs du monde

*roman*



## NOTE AU LECTEUR

Ce roman est une œuvre de fiction. Les acteurs principaux et les seconds rôles de cet ouvrage sont donc imaginaires. Mais les grands événements politiques, sociaux et culturels servant de supports à cette aventure traversant soixante années de l'histoire du 20e siècle sont, eux, basés sur des faits réels. Il en est de même pour les personnages historiques rencontrés, ainsi que nombre de lieux évoqués dans cet ouvrage. Seuls quelques endroits et situations particulières, nécessaires au rythme du roman, relèvent également de la création de l'auteur.

*La persuasion de la certitude est un certain témoignage de folie.*

Montaigne



## **PROLOGUE**

### **Créteil. Avril 1993.**

La sonnerie du téléphone résonna longuement dans le triste appartement de la rue des Pinsons. Quelle heure pouvait-il être ? Midi, treize heures ?

Michel s'était assoupi après son jogging matinal. Il se frotta énergiquement les yeux et jeta un regard à la pendule accrochée au mur. Onze heures. Ses neurones se connectèrent à la vitesse de la lumière. Il bondit du canapé, traversa le salon et s'empara du combiné. D'un coup, ses pensées s'étaient accélérées. Des idées folles s'étaient soudainement entrechoquées. La vision d'une femme lui était apparue : à l'autre bout du fil, assise derrière un bureau, tailleur strict, lunettes de cadre, elle tenait un CV à la main. Son CV.

Une voix d'homme stoppa net son image fantasmée de la DRH découvrant avec enthousiasme le CV de Michel Le Guennec, dossier nécessairement incompris, oublié dans un tiroir de l'ANPE et miraculeusement retrouvé.

- Michel, c'est vous ? dit simplement la voix.

- Oui, répondit-il, en laissant sa main gauche glisser sur ses cheveux courts et terminer sa course sur ses joues fraîchement rasées.

Les neurones avaient encore accéléré leur rythme. Finie la DRH en tailleur strict. Il reconnut la voix. Il ne l'avait certes pas entendue de nombreuses fois, mais ces moments de rencontre avaient été suffisamment chargés d'émotion pour que son timbre reste à jamais gravé dans sa mémoire.

- Ici Jacques. Je dois vous revoir.

D'un air dépit, Michel souffla longuement dans le combiné. Ses yeux noirs balayèrent la pièce tout autour de lui. Du canapé en tissu à la table de la salle à manger en passant par le poste de télévision pour finir sur le camion de pompier du petit dernier, coincé sous le buffet.

- Me revoir ? Pourquoi ? Vous m'avez déjà tout dit, non ? Ou bien avez-vous inventé une nouvelle procédure annulant la première ?

- Il ne s'agit pas de cela.

La voix de Michel se fit plus nerveuse :

- Alors, vous avez un boulot à me proposer ? Vous êtes devenu une annexe de l'ANPE ou bon samaritain, ou...

- Arrêtez-vous. Je serai très bref. Et ne me posez aucune question, je n'y répondrai pas au téléphone.

Le ton employé par son interlocuteur provoqua la curiosité de Michel :

- Allez-y Jacques, je vous écoute, reprit-il plus calmement.

- Bien. Vous vous rappelez de notre dernière entrevue, il y a six mois ?

- Comme si c'était hier...

- Ne dites rien. Pas un mot, pas un lieu, pas une date. Vous avez toujours l'objet que je vous ai rendu ?

- Oui, bien sûr... mais qu'est-ce que vous manigancez à nouveau ?

- Écoutez Michel, vous souhaitez toujours sortir des registres de l'ANPE, sortir de votre HLM, sortir de votre jogging matinal pour ne pas perdre le moral ?

- Oui, mais notre affaire a été réglée, il y a de cela plusieurs mois et je ne vois pas bien ce qui...

- Rendez-vous dans quarante-huit heures, au même endroit que l'an dernier, à 15 heures, très précisément.

- Quarante-huit heures, c'est jeudi, c'est court.

- Dans quarante-huit heures, et vous serez avec lui, cela va sans dire.

- Avec. ?...

- Avec lui, nous nous sommes compris, Michel. Ne laissez pas passer cette chance, je cesse ici notre conversation téléphonique, elle a déjà suffisamment duré. Et rappelez-vous, 15 heures précises. Je n'attendrais pas. À jeudi.

La communication coupa net.

Michel garda un long moment le combiné entre les mains avant de le reposer sur sa base. Tout se mélangeait à nouveau dans sa tête. Les

images du passé revenaient à un rythme endiablé et semblaient l'envelopper dans un épais brouillard. Il fit quelques pas dans le salon, s'immobilisa longuement. Un frisson lui traversa le corps. Il s'engagea alors dans le couloir de l'appartement, s'approcha du guéridon où était posé le Minitel et commença la recherche des horaires de train pour Annecy.

## **ALLEMAGNE**

# I

## **Berlin. Fin avril 1933.**

- *Toute notre démarche vise donc à faire en sorte que notre peuple retrouve le sens profond du mot « art ». Il ne saurait y avoir d'éléments subjectifs dans la notion de « Beau ». Le Beau transcende les particularismes. Il est universel.*

Rudolph posa la feuille de papier griffonnée sur la table en bois. Un large sourire traversa son visage poupin et, regardant son interlocuteur droit dans les yeux, il s'empara de la chope de bière qu'il porta à ses lèvres.

- Qu'en pensez-vous, Günter ?

Il avala d'un coup le quart de la chope.

La taverne s'agitait. Des groupes frappaient leurs verres. L'air enfumé transportait les murmures, les parlottes, les rôts, les injonctions, les propos définitifs. La salle voûtée résonnait de mille paroles s'entrechoquant telles des vagues portées par d'invisibles courants.

Günter déposa son verre de schnaps devant lui puis le regarda longuement avant de répondre d'un ton calme :

- Il me semble qu'il s'agit de la voix de la raison.

Rudolph éclata d'un rire puissant.

- La voix de la raison ?! La voix de la raison ?! C'est tout ce que vous trouvez à dire sur ce passage génial ?! Allons, faites un effort, juste un petit effort...

Il reposa sa chope sur la table.

Son regard balaya longuement les visages des clients attablés. Puis il redressa un peu le col de sa veste.

- Croyez-vous vraiment que tous ces porcs aient besoin de raison ?!

Son doigt fit un mouvement en demi-cercle.

- Ils ne veulent pas la raison puisqu'ils l'ont élue. Non ?

- Assurément.

Rudolph passa la main sur son crâne dégarni et luisant puis la plongea dans la poche droite de son manteau de cuir noir. Il en ressortit un mouchoir bleu avec lequel il épongea longuement les gouttes de sueur perlant sur son front.

Il reprit plus posément :

- Notre Führer a écrit là une déclaration géniale. Comme toujours. Géniale parce qu'il s'agit d'une attaque frontale contre la déliquescence de la race pure. Vous semblez en douter, Günter ?

Celui-ci se raidit légèrement. À son tour, son regard embrassa la salle enfumée.

- En aucune façon. Non, simplement, ceux que je vois autour de nous ne constituent nullement un troupeau de porcs, mais de fiers Allemands aryens.

- Allez, Günter, cessons de jouer sur les mots entre nous.

Rudolph prit une voix plus solennelle :

- Ils ont besoin d'être conduits, dirigés, un peu comme des enfants. Ils ne sont pas en mesure de raisonner, pour revenir à notre propos. Ni en art, ni en politique, les deux d'ailleurs étant intimement liés. L'un devant servir l'autre, tout simplement, très simplement.

Il avala une nouvelle gorgée de bière, s'essuya les lèvres avec sa manche, plongea son regard dans les yeux bleus de Günter et continua :

- Vous avez des problèmes avec la raison ? Ou avec l'art peut-être ?

Günter esquissa un sourire. Il sortit de la poche de son uniforme noir un paquet de cigarettes et le jeta sur la table.

- Mauvais pour l'hygiène, remarqua Rudolph avec une grimace amusée.

- Oui, mais bon pour la réflexion, répliqua Günter en tirant une cigarette qu'il porta à ses lèvres.

- La salle est sans doute trop bruyante pour réfléchir, reprit Rudolph. La réflexion s'opère dans la solitude d'une chambre cossue, ou dans une cellule de prison, comme le fit notre Führer.

- Oui, oui, assurément, mais elle émerge aussi de lieux plus anodins, comme ici. La marche, également, peut paraître banale, mais elle permet de réfléchir. Regarder notre grand Nietzsche qui la glorifiait tant.

Il alluma sa cigarette et en tira une épaisse fumée bleue.

Rudolph éclata à nouveau d'un rire puissant.

- Pourquoi ce rire ? questionna Günter.

Son interlocuteur reprit un air sérieux et s'accouda sur la table :

- Parce qu'un « *artiste qui peint l'herbe en bleu est un menteur* ». C'est votre fumée qui me rappelle cette merveilleuse phrase écrite dans «*Mein Kampf*».

Günter marqua une pause, tapota sa cigarette au-dessus du cendrier et répondit :

- Je ne saurais vous contredire sur ce point.

Continuant à regarder Günter droit dans les yeux, Rudolph glissa la paume de ses mains l'une contre l'autre. Son ton devint soudainement dur, cassant, presque agressif :

- Günter, nous allons bientôt réunir un ... comment dire...un séminaire des dignitaires de la SS, du ministère de la Culture et du Parti. Nous n'y parlerons ni de raison ni de philosophie de l'art dont vous êtes assurément un éminent spécialiste.

Il s'arrêta un instant et reprit :

- Vous serez présent, en tant qu'Obersturmführer et, précisément, en tant que spécialiste de l'art. Mais nous ne discuterons pas de nos goûts pour le Beau. Tout a déjà été dit à ce sujet par notre Führer.

Il observa la fumée de la cigarette que Günter venait de porter à ses lèvres.

- Nous y déciderons de détruire l'herbe bleue...

Un silence se glissa entre les deux hommes.

- Oui ? Et ? avança Günter.

Rudolph reprit un ton plus décontracté en s'adossant à sa chaise et plongea ses deux mains dans les poches de son manteau.



- Oui, dit-il d'une voix plus forte, détruire l'herbe bleue ! Détruire les arbres bleus ! Mission historique, cher Günter ! La déforestation de la nullité, de la crasse, de l'exécration.

Il fixa intensément la salle et un demi-sourire apparut sur ses lèvres. Il désigna du menton les dizaines de personnes attablées.

- Croyez-vous qu'ils souhaitent voir des arbres bleus, eux ?

Il rit franchement.

- Ou des plages vertes ? Ou des océans rouges ?!

- Nous les enverrons sans doute nager dans des océans rouges de sang, Rudolph. Oui, l'océan peut être rouge.

Rudolph éclata d'un rire bref et un long silence s'installa entre eux. Dans la taverne, un homme glissa de sa chaise et s'effondra sur le sol avant de se relever en se cramponnant à la table. Rudolph l'observait d'un air étrange. Dans son regard se lisait de la répulsion, mais le demi-sourire qui figeait à nouveau ses lèvres masquait difficilement une sorte de jubilation intérieure.

Il hocha la tête et murmura :

- Ah ! la raison, Günter, la raison...

Celui-ci le coupa net :

- Quand ?

Le crâne rond et luisant de Rudolph se balançait doucement de droite à gauche. Il hésita :

- Le mois prochain.

Puis il marqua un temps d'arrêt.

- Mais tout ceci vous sera communiqué dans les prochains jours par circulaire interne. Je ne suis ici que pour boire un verre entre amis et anticiper quelque peu l'information que vous recevrez. Un moment, disons, de courtoisie, ou de camaraderie...

Il fixa longuement la casquette de l'officier SS Günter Käsner déposée sur la table.

- Nous allons entreprendre, mon cher Günter, une belle œuvre, et même, n'ayons pas peur des mots, un chef-d'œuvre.

Günter ne répondait pas.

- En doutez-vous, Obersturmführer ?

Celui-ci se raidit et écrasa sa cigarette dans le cendrier de métal.

- Pas un instant, Rudolph, pas un seul instant.

Il avala une gorgée de schnaps et approcha son visage de celui de Rudolph.

- Quand un éminent représentant du SD<sup>1</sup>, qui plus est un ami, que dis-je, un camarade de combat, m'annonce que mes compétences vont se trouver mises à contribution pour la réalisation d'un chef-d'œuvre, comment pourrais-je douter une seconde de la pertinence du propos ?

Rudolph Zeller le fixa du regard.

- Vous parlez bien, Günter, vous parlez toujours bien, comme un véritable intellectuel que la SS peut s'enorgueillir de compter dans ses rangs.

- Cessons-là les flatteries.

Il marqua une pause et, à son tour, regarda fixement Rudolph :

- De quoi s'agit-il ?

Dans la taverne, le brouhaha se fit plus intense.

Le crâne dégarni de Rudolph se pencha vers le visage de Günter.

- L'ensemble sera parfaitement expliqué dans la circulaire dont je viens de vous entretenir.

Il opéra un mouvement de recul et il écarta les bras avant de lancer :

- Nous allons tuer l'art, cher Günter !

Et il éclata d'un rire sans fin.

Autour d'eux, la bière continuait de couler à flots.

---

<sup>1</sup> SD : Sicherheitsdienst : (Service de la Sécurité).

## II

Günter serra tranquillement sa cravate. Aucun poil ne dépassait jamais de sa peau, quotidiennement et méthodiquement rasée.

Il ramassa sa casquette de la SS posée sur le fauteuil de son salon, fit quelques pas pour s'arrêter devant le miroir suspendu juste au-dessus de la cheminée et contempla longuement la veste de son uniforme noir.

Les cheveux blonds étaient rares, les yeux étaient bleus, là, juste en face de lui. Il eut envie de sourire.

Se regarder dans un miroir. S'amuser à jouer Vélasquez., mais où étaient les Ménines ? Rudolph n'était-il pas le peintre, caché quelque part dans ce reflet, décidant de la forme à donner à l'ensemble de cette mission ?

Il quitta le miroir pour s'affaler dans un des fauteuils de cuir. Il se surprit à parler à voix haute, comme avec un interlocuteur imaginaire :

- Rudolph veut tuer l'art. La belle affaire ! Depuis quand lui demande-t-on de s'occuper d'art ?! L'art est mort ! Dix mille intellectuels ou qualifiés comme tels l'ont proclamé depuis des années. Ou cent mille...

Il se releva, ouvrit la porte du buffet en pin massif et se servit un verre de liqueur de prunes qu'il avala d'un coup sec. Puis il marcha longuement, de la cheminée au canapé, du fauteuil au buffet et se dirigea ensuite vers sa bibliothèque. Il s'y arrêta un instant et son doigt balaya doucement plusieurs volumes. Il resta ainsi un long moment à observer la tranche des dizaines de livres méticuleusement rangés sur les étagères.

Quelques jours suivant sa rencontre avec Rudolph, Günter avait effectivement reçu la circulaire interne du Parti nazi convoquant un

certain nombre de responsables de la SS et du ministère de la Culture à une réunion de travail concernant la question de l'art dans la politique du 3<sup>e</sup> Reich.

Rudolph l'avait bien renseigné, ou préparé, c'était selon.

D'un pas décidé, il traversa le salon et, passant dans le vestibule, saisit son imperméable puis sortit de l'appartement.

Une demi-heure plus tard, il arrivait au ministère de la Culture et de la Propagande.

La réunion était présidée par l'Obersturmbannführer Altmann en personne. Un petit comité : une vingtaine d'hommes, tout au plus. Divers responsables du Parti, de la SS, du ministère.

Günter déposa sa casquette devant lui, sur la longue table autour de laquelle s'étaient installés les invités. Altmann les fixa un à un, le menton en avant. Günter nota que son regard brillait, mais sans excès, tempérant ainsi l'effet de sévérité.

- Messieurs, commença Altmann, j'irai droit au but. Une grande œuvre nous attend, comme vous le suggérait la récente circulaire. Le rebut de l'humanité, les déchets du genre humain, si tant est que ce mot puisse avoir un sens quelconque, n'ont rien à faire dans l'œuvre grandiose qui est la nôtre. Ces rebuts, ces déchets n'ont pas à abuser plus longtemps les honnêtes citoyens du 3<sup>e</sup> Reich avec leurs immondes saloperies.

Il marqua une pause et balaya du regard les hommes présents.

- Je parle évidemment de la juiverie, du bolchévisme, mais pas seulement. Je vous parle également aujourd'hui, comme notre Führer l'a déjà mentionné, de l'Entartete Kunst<sup>2</sup>. L'Entarte Kunst, concept-clé défini par le docteur Goebbels.

Il glissa ses mains l'une contre l'autre, guettant les réactions. Günter l'observait attentivement. L'Obersturmbannführer Altmann, sanglé dans son uniforme noir, pouvait avoir quarante ou quarante-cinq ans. Une cicatrice lui barrait la joue gauche, blessure gagnée durant le premier conflit mondial, quelque part dans les tranchées de la

---

<sup>2</sup> Entartete Kunst : art dégénéré.

Marne. Cheveux châains, il portait d'épaisses lunettes à monture très sombre qu'il retirait régulièrement pour les essuyer d'un geste machinal.

Hans Nagler, la cinquantaine bedonnante, les yeux mi-clos, l'air un peu fatigué, prit alors la parole :

- Obersturmbannführer, nous sommes en mai 1933, la critique de l'art dégénéré est déjà passée dans les faits. Les barbouilleurs de tout genre sont à l'index depuis quelque temps maintenant...

- Insuffisant, coupa Altmann.

Et ses mains s'aplatirent sur l'immense table rectangulaire.

- Je vous rappelle, reprit le même Hans Nagler que des expositions ont précisément lieu, en cette année 1933, dans plusieurs de nos villes, la première se déroulant à Erlangen, pour montrer à notre peuple la goujaterie de cet art prétendument moderne.

L'Obersturmbannführer Altmann opina de la tête.

- C'est un fait, Hans, et le Führer en personne vous est reconnaissant du travail que vous accomplissez dans la préparation de ces expositions.

- Le Bauhaus, ce repère d'agitateurs et de pseudo-artistes d'avant-garde, a été fermé à Dessau, en octobre 1932, puis à Berlin le mois dernier, Obersturmbannführer, reprit la voix caverneuse de Trummer, un jeune technocrate du ministère de la Culture et de la Propagande.

- C'est bien. Tout cela va dans le bon sens, acquiesça Altmann.

Il marqua un temps d'arrêt.

- Mais le Führer et le Reichführer Goebbels veulent aller plus loin, plus fort. Il faut réellement désintoxiquer le corps social, la pureté de notre race, de tous ces immondices et promouvoir un art sain, de corps, d'esprit, glorifiant la puissance de l'homme aryen.

Il s'arrêta de parler quelques instants, observant d'un coup d'œil rapide les participants à la réunion.

- Nos expositions doivent se répéter, reprit-il d'une voix plus forte. Nous ne devons surtout pas relâcher nos efforts. Les interdictions doivent être prononcées, les ouvrages dégénérés brûlés et leurs auteurs expulsés. Il faut laver les esprits de toute cette porcherie.

Le silence retomba dans la salle de réunion.

- Messieurs, reprit Altmann, j'attends vos remarques.

Gerhardt Bartels, un homme au visage arrondi, cheveux blonds, les yeux glauques, la trentaine, vêtu de l'uniforme noir de la SS, prit alors la parole :

- Je pense qu'il nous faut effectivement accentuer très fortement notre propagande pour un art nouveau, au service de notre ambition millénaire, en éliminant, comme vous le dites parfaitement, Obers-turbannführer, cette porcherie judéo-bolchévique, pour pénétrer les consciences allemandes en profondeur. Et nous ne devons surtout pas sous-estimer le rôle de l'art dans le domaine de la construction de notre race aryenne, dans les esprits mêmes et dans l'idée que notre peuple doit se faire du Beau !

Plusieurs participants frappèrent longuement et bruyamment la paume de leur main droite sur la grande table.

Gerhardt Bartels tourna alors son regard en direction de Günter.

- N'est-ce pas votre avis, Günter ?

Günter tripotait tranquillement une cigarette qu'il venait d'extraire du paquet posé sur la table. Il regarda fixement à travers la vitre de la salle de réunion, juste devant lui. Et sa voix résonna :

- « *La grande masse est peu accessible aux idées abstraites. Par contre, on l'empoignera plus facilement dans le domaine des sentiments.* »

Un silence gêné succéda à ses paroles.

- Propos admirable, Herr Günter Käsner, finit par dire Altmann. Je vois que nous n'avons pas failli en vous invitant à cette réunion.

Günter esquissa un sourire, ses yeux bleus plongeant dans ceux d'Altmann. Il fit un léger hochement de tête.

- Rassurez-vous, Obersturmbannführer, ces paroles ne sont pas de moi.

Il marqua un temps d'arrêt.

- Elles sont inscrites dans le marbre, puisqu'elles ont été écrites par notre Führer en personne dans «*Mein Kampf* », dès 1926.

La salle s'emplit de chuchotements et de signes de tête approbateurs.

- Bien à propos, Günter, acquiesça Karl Hasse, un jeune homme blond au visage émacié et aux yeux pétillants, habillé de l'uniforme SS.

Il répéta ces trois mots encore une fois, avec un sourire appuyé et complice.

- Et... excellente citation ! Vous serez assurément décoré de l'ordre du mérite par le Führer en personne...

Günter tapota sa cigarette sur la table.

- Soyons sérieux, messieurs, voulez-vous ?

Le ton se fit plus grave, inversement proportionnel au son de sa voix.

- Nous ne sommes pas ici pour jouer aux dés. Nous sommes ici pour parler de création artistique.

Les visages se fermèrent. Les yeux cherchaient des objets épars sur l'immense table rectangulaire.

- Oui, vous dis-je, de création artistique.

Altmann le coupa alors sèchement, le fixant droit dans les yeux :

- Non, Günter, nous ne sommes pas ici pour parler de création artistique. Nous sommes ici parce que le Führer et le Reichführer Goebbels entendent mettre en place une opération de...nettoyage. Oui, c'est cela... de nettoyage. Comprenez-vous cela ?!

Günter reposa délicatement sa cigarette sur la table, de manière parfaitement perpendiculaire à son paquet.

- Connaissez-vous Mondrian, Obersturmbannführer Altmann ?

- Je me fous de votre Mondrian ! Vous m'entendez ? Je me fous de ce Mondrian !

Günter esquissa un sourire.

- Regardez ma cigarette à angle droit avec cette autre cigarette que je tire de mon paquet.

Il marqua une pause.

- Vous avez du Mondrian, dit-il avec un sourire à l'adresse d'Altmann.

Et il continua à sortir quelques cigarettes du paquet qu'il déposa parallèlement ou perpendiculairement les unes aux autres. Un court silence s'installa. Dieter, un responsable cravaté du ministère de la Culture et de la Propagande pointa du doigt la cigarette de Günter et s'esclaffa soudain :

- Il a raison, c'est du Mondrian, oui, du Mondrian.

Altmann tapa du poing sur la table, commençant manifestement à s'énerver.

- Günter, nous ne sommes pas ici pour jouer avec du tabac ou avec votre Mondrian. Je me fous de Mondrian, je viens de vous le signifier.

- Vous avez tort, car Mondrian est un génie.

Tous les regards se tournèrent vers Günter. Celui-ci savoura son effet et laissa filer quelques secondes avant de reprendre :

- Mondrian est un génie parce qu'il fait passer le peuple pour un imbécile. Il laisse à penser...

- Je me fous également de ce qu'il laisse à penser, le coupa Altmann d'un ton catégorique.

Il respira profondément puis reprit :

- Vous êtes ici pour nous éclairer, en tant que spécialiste de l'art et en tant que membre important de la SS. Pour nous aider à lister les œuvres et les soi-disant artistes que notre Reichführer a si judicieusement qualifiés de dégénérés. Cette réunion n'a pas la prétention de définir les canons de l'esthétique sur le plan philosophique. Elle a pour seule mission de caler la future organisation, les prochaines expositions, concernant l'art dégénéré, de lister, d'interdire. Il s'agit d'une réunion technique entre techniciens. Comprenez-vous cela ?

Günter ramassa tranquillement ses cigarettes dans le paquet.

- Dans ce cas, Obersturmbannführer, je ne vois pas l'objet de ma présence parmi vous...

- Non, coupa Karl. Si vous le permettez, laissez l'Obersturmführer Käsner nous dire encore quelques mots.

Altmann plongeait son regard vers la table et tapota des doigts.

- Allons-y, puisque notre cher Karl en personne nous le demande, siffla Altmann.

Günter se frotta l'index et le majeur jaunis par le tabac. Un sourire ironique parcourut ses lèvres :

- Puis-je vraiment ?

Altmann se contenta d'un geste d'approbation de la main.

- Bien, reprit tranquillement Günter, il existe donc des génies : Wagner, Carl Orff ou encore Nietzsche sans oublier au passage son adorable sœur qui s'occupe si bien du patrimoine de son frère, ou encore Richard Strauss, que sais-je encore ? Ce sont de grands esprits qui servent notre cause.



Il fixa longuement Altmann.

- Mais il existe également de brillantes âmes qui servent, elles aussi, notre cause, mais à l'inverse. Voulez-vous que je vous cite à nouveau la remarquable phrase de notre Führer dans «*Mein Kampf* » ? Non, bien sûr, elle est désormais, j'en suis sûr, gravée à jamais dans nos mémoires.

Günter tira de nouveau une cigarette de son paquet.

- Il existe des génies pour servir notre peuple, notre race, je viens d'en citer quelques-uns. Mais il en existe aussi pour desservir notre peuple et notre race. Toute la subtilité est là, chers collègues. Nous n'avons ici qu'une mission, une seule : ne pas sous-estimer l'adversaire ; « *La grande masse est peu accessible aux idées abstraites* » a écrit le Führer. Soit. Mais elle peut le devenir. Notre tâche, ici même, n'est pas de dresser des bûchers inutiles, il est de brûler des concepts. L'abstrait n'est pas négligeable. Il doit être combattu comme un ennemi essentiel. Ne nous trompons pas de registre. Il faut connaître et mieux... comment dire... apprécier celui que l'on combat. Certes, le Führer a mille fois raison de faire appel aux sentiments face à l'abstrait, mais qui nous dit que l'abstrait ne fait pas appel aux sentiments ? Ce que nous devons combattre, messieurs, c'est le sentiment issu de l'abstrait.

Il s'arrêta de parler quelques instants avant de reprendre d'une voix ferme :

- En un mot comme en cent, ce qu'il nous faut, c'est démystifier ces génies qui font tant parler d'eux.

- Et ?... risqua Karl.

Günter respira plus longuement avant de poursuivre.

- Et ? Eh bien, déconstruire leur génie. Dans ce sens, les bûchers expiatoires ne servent pas à grand-chose. Nous devons démystifier. Dé-mys-ti-fier, reprit-il en appuyant lourdement sur chaque syllabe.

- Mon cher Günter, rétorqua Altmann, d'une voix de plus en plus agacée, je me refuse à entrer dans ce genre de subtilité philosophique et esthétique. Je sais bien qu'il s'agit de votre domaine, mais nous sommes ici pour caler un certain nombre de procédures techniques, non pour jeter les bases d'un nouvel ouvrage traitant de...

Il marqua une longue pause, cherchant ses mots.